





GEDICHTE IN PROSA UND FRÜHE DICHTUNGEN

Le

Spleen de Paris

CHARLES BAUDELAIRE

Der Spleen von Paris

Paris

rcwohlt
e-BOOK



Charles Baudelaire

Le Spleen De Paris

Gedichte in Prosa. Sowie frühe Dichtungen.
Idéolus. Die Fanfarlo

Aus dem Französischen von Simon Werle

Über dieses Buch

Die gefeierte Neuübersetzung von «Les Fleurs du Mal» wird hiermit ergänzt durch «Le Spleen de Paris», ein weiteres Hauptwerk Baudelaires, das den Weltruf des rebellischen Autors, dessen Werke bei Erscheinen sofort verboten wurden, mitbegründete. Er gilt als scharfsinniger, bitterböser, poetischer Chronist des Pariser Lebensgefühls in der frühen Moderne.

In diesem Band tritt Baudelaire außerdem auch als Erzähler und Verfasser des Fragment gebliebenen Versdramas «Idéolus» auf. Zahlreiche der früheren Gedichte des Autors erscheinen hier erstmals in deutscher Sprache. Damit liegt das gesamte poetische Werk Baudelaires in zwei als Geschenkbücher und bibliophil gestalteten Bänden vollständig auf Deutsch vor.

Vita

Charles Baudelaire, geboren am 9.4.1821 in Paris. Ab 1838 schrieb er Gedichte, Prosa und Dramen. Er übersetzte Prosa von Edgar Allan Poe. Im Alter von 36 Jahren veröffentlichte er «Les Fleurs du Mal», was sofort einen Strafprozess wegen «Beleidigung der öffentlichen Moral» gegen Autor und Verleger zur Folge hatte. Heute gilt Baudelaire als einer der bedeutendsten französischen Dichter und als wichtiger Wegbereiter der literarischen Moderne in Europa. Baudelaire starb am 31.8.1867 in Paris.

Simon Werle, geboren 1957, ist Autor und Übersetzer. Er hat u.a. Theaterstücke von Koltès, Genet, Duras und Beckett, Operntexte und Tragödien ins Deutsche übertragen. Für seine Nachdichtung der Tragödien Racines wurde er mit dem Paul-Celan-Preis und dem Johann-Heinrich-Voß-Preis ausgezeichnet. Für seine Übersetzung von Baudelaires Fleurs du Mal erhielt er 2017 den Eugen-Helmlé-Preis.

Impressum

Veröffentlicht im Rowohlt Verlag, Hamburg, Juli 2019

Copyright © 2019 by Rowohlt Verlag GmbH, Hamburg

Lektorat Kristian Wachinger

Umschlaggestaltung Anzinger und Rasp, München

ISBN 978-3-644-00213-5

Schrift Droid Serif Copyright © 2007 by Google Corporation

Schrift Open Sans Copyright © by Steve Matteson, Ascender Corp

Dieses Werk ist urheberrechtlich geschützt, jede Verwertung bedarf der Genehmigung des Verlages.

Die Nutzung unserer Werke für Text- und Data-Mining im Sinne von § 44b UrhG behalten wir uns explizit vor.

Hinweise des Verlags

Abhängig vom eingesetzten Lesegerät kann es zu unterschiedlichen Darstellungen des vom Verlag freigegebenen Textes kommen.

Alle angegebenen Seitenzahlen beziehen sich auf die Printausgabe.

Im Text enthaltene externe Links begründen keine inhaltliche Verantwortung des Verlages, sondern sind allein von dem jeweiligen Dienstanbieter zu verantworten. Der Verlag hat die verlinkten externen Seiten zum Zeitpunkt der Buchveröffentlichung sorgfältig überprüft, mögliche Rechtsverstöße waren zum Zeitpunkt der Verlinkung nicht erkennbar. Auf spätere Veränderungen besteht keinerlei Einfluss. Eine Haftung des Verlags ist daher ausgeschlossen.

www.rowohlt.de

POÉSIES DIVERSES

VERSCHIEDENE GEDICHTE

POÉSIES DE JEUNESSE

I

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route sûre,
Des fermes, des vallons, par-delà les coteaux,
Par-delà les forêts, les tapis de verdure,
Loin des derniers gazons foulés par les troupeaux,

On rencontre un lac sombre encaissé dans l'abîme
Que forment quelques pics désolés et neigeux;
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos sublime,
Et n'interrompt jamais son silence orageux.

Dans ce morne désert, à l'oreille incertaine
Arrivent par moments des bruits faibles et longs,
Et des échos plus morts que la cloche lointaine
D'une vache qui paît aux penchants des vallons.

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,
Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,

Sous mes pieds, sur ma tête et partout, le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,
Le silence éternel et la montagne immense,
Car l'air est immobile et tout semble rêver.

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde, et que ces monts, là-bas,
Écoutent, recueillis, dans leur grave attitude,

Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.

II

Écoutez une histoire, et simple et sans apprêts
D'amour d'adolescents, d'amour timide et frais,
Tel que chacun en eut dans ses jeunes années,
Et qui pour moi ressemble aux premières journées
D'un printemps pur et beau, lorsque plein de tiédeur
Chaque soupir du vent fait éclore une fleur.

N'est-ce pas qu'il est doux, maintenant que nous sommes
Fatigués et flétris comme les autres hommes,
De regarder parfois à l'orient lointain,
Si nous voyons encor les rougeurs du matin,
Et, quand nous avançons dans la rude carrière,
D'écouter les échos qui chantent en arrière
Et les chuchotements de ces jeunes amours
Que le Seigneur a mis au début de nos jours?...

C'était donc une douce et belle adolescente,
Pour tous ceux qui l'aimaient et bonne et caressante.
Et tous deux s'en allaient jouer sous les lilas,
Couraient à perdre haleine, et lorsqu'enfin bien las,
Lui pour appui prêtant son épaule abaissée,
Elle offrant le contour de sa taille enlacée,
Ils revenaient, les vents printaniers et joyeux
Mêlaient les cheveux bruns avec les blonds cheveux.

Sérieux, ils restaient une heure sans rien dire,
Et puis se regardaient et se prenaient à rire.
Et ce silence avait d'ineffables douceurs,

Et ce rire charmant était tout près des pleurs.

... Il aimait à la voir, avec ses jupes blanches,
Courir tout au travers du feuillage et des branches,
Gauche et pleine de grâce, alors qu'elle cachait
Sa jambe, si la robe aux buissons s'accrochait ...

Le soir, dans le salon, il aimait à l'entendre
Chanter parfois un air mélancolique et tendre,
Quand sa gorge, oppressée en de vagues désirs,
Ainsi que l'instrument se gonflait de soupirs ...
Etc.

Mais, plus tard, à Paris lorsqu'il revint enfin,
Riche, elle demeurait au faubourg Saint-Germain ...
... Maintenant, sans rougir, il l'appelle *Madame*,
Trouve cela tout simple, et n'a plus rien dans l'âme.

III

à henri hignard

Tout à l'heure je viens d'entendre
Dehors résonner doucement
Un air monotone et si tendre
Qu'il bruit en moi vaguement,

Une de ces vieilles plaintives,
Muses des pauvres Auvergnats,
Qui jadis aux heures oisives
Nous charmaient si souvent, hélas!

Et, son espérance détruite,
Le pauvre s'en fut tristement;
Et moi je pensai tout de suite
À mon ami que j'aime tant,

Qui me disait en promenade
Que pour lui c'était un plaisir
Qu'une semblable sérénade
Dans un long et morne loisir.

Nous aimions cette humble musique
Si douce à nos esprits lassés
Quand elle vient, mélancolique,
Répondre à de tristes pensers.

– Et j'ai laissé les vitres closes,
Ingrat, pour qui m'a fait ainsi
Rêver de si charmantes choses,

Et penser à mon cher Henri!

IV

Hélas! qui n'a gémi sur autrui, sur soi-même?
Et qui n'a dit à Dieu: «Pardonnez-moi, Seigneur,
Si personne ne m'aime et si nul n'a mon cœur?
Ils m'ont tous corrompu; personne ne vous aime!»

Alors lassé du monde et de ses vains discours,
Il faut lever les yeux aux voûtes sans nuages,
Et ne plus s'adresser qu'aux muettes images,
De ceux qui n'aiment rien, consolantes amours.

Alors, alors il faut s'entourer de mystère,
Se fermer aux regards, et sans morgue et sans fiel,
Sans dire à vos voisins: «Je n'aime que le ciel»,
Dire à Dieu: «Consolez mon âme de la terre!»

Tel, fermé par son prêtre, un pieux monument,
Quand sur nos sombres toits la nuit est descendue,
Quand la foule a laissé le pavé de la rue,
Se remplit de silence et de recueillement.

V

SONNET

Vous avez, cher compagnon dont le cœur est poète,
Passé par quelque bourg tout paré, tout vermeil,
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,
Un dimanche éclairé par un joyeux soleil.

Quand le clocher s'agite, et qu'il chante à tue-tête,
Et tient dès le matin le village en éveil,
Quand tous, pour écouter l'office qui s'apprête,
S'en vont, jeunes et vieux en pimpant appareil,

Lors s'élevant au fond de votre âme mondaine,
Des sons d'orgue mouvants et de cloche lointaine
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir?

Cette dévotion des champs, joyeuse et franche,
Ne vous a-t-elle pas – triste et doux souvenir –
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le dimanche?

VI

Il est de chastes mots que nous profanons tous;
Les amoureux d'encens font un abus étrange.
Je n'en connais pas un qui n'adore quelque *ange*
Dont ceux du Paradis sont, je crois, peu jaloux.

On ne doit accorder ce nom sublime et doux
Qu'à de beaux cœurs bien purs, vierges et sans mélange.
Regardez! il lui pend à l'aile quelque fange
Quand votre *ange* en riant s'assied sur vos genoux.

J'eus, quand j'étais enfant, ma naïve folie
– Certaine fille aussi mauvaise que jolie –
Je l'appelais *mon ange*. Elle avait cinq galants.

Pauvres fous! nous avons tant soif qu'on nous caresse
Que je voudrais encor tenir quelque drôlesse
À qui dire: *mon ange* – entre deux draps bien blancs.

VII

Quant à moi, si j'avais un beau parc planté d'ifs,
Si pour mettre à l'abri mon bonheur dans l'orage,
J'avais comme ce riche un parc au vaste ombrage,
Dédale s'égarant sous de sombres massifs;

Si j'avais vos bosquets, ô rossignols craintifs,
Ô cygnes, vos bassins, votre sentier sauvage,
Vers luisants qui le soir étoilez le feuillage,
Vos prés au grand soleil, petits grillons plaintifs;

Je sais qui je voudrais cacher sous mes feuillées,
Avec qui secouer dans les herbes mouillées,
Les perles que la Nuit y verse de ses doigts;

Avec qui respirer les odeurs des rivières,
Et dormir à midi dans les chaudes clairières,
Et tu le sais aussi, Belle aux yeux trop adroits.

VIII

Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre;
La Gueuse de mon âme emprunte tout son lustre.
Invisible aux regards de l'univers moqueur,
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur –

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme;
Mais le bon Dieu rirait si près de cette infâme
Je tranchais du Tartufe, et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée, et qui veux être auteur.

Vice beaucoup plus grave, elle porte perruque.
Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque;
Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux
De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un lépreux.

Elle louche, et l'effet de ce regard étrange,
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange,
Est tel que tous les yeux pour qui l'on s'est damné
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Elle n'a que vingt ans; sa gorge – déjà basse
Pend de chaque côté comme une calebasse,
Et pourtant me traînant chaque nuit sur son corps,
Ainsi qu'un nouveau-né, je la tête et la mords –

Et bien qu'elle n'ait pas souvent même une obole
Pour se frotter la chair et pour s'oindre l'épaule –
Je la lèche en silence avec plus de ferveur,

Que Madeleine en feu les deux pieds du Sauveur –

La pauvre Créature au plaisir essoufflée
A de rauques hoquets la poitrine gonflée,
Et je devine au bruit de son souffle brutal
Qu'elle a souvent mordu le pain de l'Hôpital.

Ses grands yeux inquiets durant la nuit cruelle
Croient voir deux autres yeux au fond de la ruelle –
Car ayant trop ouvert son cœur à tous venants,
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants. –

Ce qui fait que de suif elle use plus de livres
Qu'un vieux savant couché jour et nuit sur ses livres
Et redoute bien moins la faim et ses tourments
Que l'apparition de ses défunts amants.

Si vous la rencontrez, bizarrement parée,
Se faufilant au coin d'une rue égarée,
Et la tête et l'œil bas – comme un pigeon blessé –
Traînant dans les ruisseaux un talon déchaussé,

Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d'ordure,
Au visage fardé de cette pauvre impure
Que déesse Famine a par un soir d'hiver
Contrainte à relever ses jupons en plein air.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,

Celle qui m'a bercé sur son giron vainqueur,
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur.

IX

Ci-gît qui, pour avoir par trop aimé les gaupes,
Descendit jeune encore au royaume des taupes.

X

CAUCHEMAR

canevas

1

Portrait du poète et de la bien-aimée. Mélange des cœurs. Ciel sans nuage. Béatitude.

2

*Jalousie du roi. Il somme le poète de lui prêter sa maîtresse.
Refus du bien-aimé. Menaces du tyran (Louis-Philippe!). –
Message royal annonçant une vengeance inouïe.*

3

Une même couche a réuni les deux amants. Sommeil profond des lutteurs. Une rumeur imperceptible surgit dans le lointain ...

4

(Crescendo des djinns.) Bruits d'épées. Canons roulants, foule grondante. Une armée en marche. Tumulte énorme sur le quai.

5

*Ce qui vient s'arrête; la porte «s'ouvre au nom du Roi!» C'est l'armée tout entière, tambour-major en tête, qui, sous les yeux du bien-aimé, paralysé d'horreur, vient souiller sa maîtresse.
Description plastique des exécuteurs de l'œuvre infâme.
Costumes, gestes, attitudes distincts de l'infanterie, de la cavalerie et des armes spéciales.*

6

*Le poète est devenu fou. La muse ne lui envoie plus que des rimes
insensées ... Malédiction !!!*

XI

à sainte-beuve

Tous imberbes alors, sur les vieux bancs de chêne,
Plus polis et luisants que des anneaux de chaîne,
Que jour à jour la peau des hommes a fourbis,
– Nous traînions tristement nos ennuis, accroupis
Et voûtés sous le ciel carré des solitudes,
Où l'enfant boit, dix ans, l'âpre lait des études.
– C'était dans ce vieux temps mémorable et marquant,
Où forcés d'élargir le classique carcan,
Les professeurs encor rebelles à vos rimes,
Succombaient sous l'effort de nos folles escrimes,
Et laissaient l'écolier, triomphant et mutin,
Faire à l'aise hurler Triboulet en latin.
– Qui de nous, en ces temps d'adolescences pâles,
N'a connu la torpeur des fatigues claustrales,
– L'œil perdu dans l'azur morne d'un ciel d'été,
Ou l'éblouissement de la neige, – guetté,
L'oreille avide et droite, – et bu, comme une meute,
L'écho lointain d'un livre, ou le cri d'une émeute?

C'était surtout l'été, quand les plombs se fondaient,
Que ces grands murs noircis en tristesse abondaient,
Lorsque la canicule ou le fumeux automne
Irradiait les cieux de son feu monotone,
Et faisait sommeiller dans les sveltes donjons,
Les tiercelets criards, effroi des blancs pigeons;
Saison de rêverie, où la Muse s'accroche
Pendant un jour entier au battant d'une cloche;

Où la Mélancolie, à midi, quand tout dort,
Le menton dans la main, au fond du corridor, –
L'œil plus noir et plus bleu que la Religieuse
Dont chacun sait l'histoire obscène et douloureuse,
– Traîne un pied alourdi de précoce ennuis,
Et son front moite encor des langueurs de ses nuits.

– Et puis venaient les soirs malsains, les nuits fiévreuses,
Qui rendent de leur corps les filles amoureuses,
Et les font aux miroirs – stérile volupté –
Contempler les fruits mûrs de leur nubilité –
Les soirs italiens, de molle insouciance,
– Qui des plaisirs menteurs révèlent la science,
– Quand la sombre Vénus, du haut des balcons noirs,
Verse des flots de musc de ses frais encensoirs.

.....

Ce fut dans ce conflit de molles circonstances,
Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances,
Qu'un soir, ayant flairé le livre et son esprit,
J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury.
Tout abîme mystique est à deux pas du Doute.

– Le breuvage infiltré, lentement, goutte à goutte,
En moi qui dès quinze ans vers le gouffre entraîné,
Déchiffrais couramment les soupirs de René,
Et que de l'inconnu la soif bizarre altère,
– A travaillé le fond de la plus mince artère.

J'en ai tout absorbé, les miasmes, les parfums,
Le doux chuchotement des souvenirs défunts,
Les longs enlacements des phrases symboliques,
– Chapelets murmurants de madrigaux mystiques;
– Livre voluptueux, si jamais il en fut.
Et depuis, soit au fond d'un asile touffu,
Soit que, sous les soleils des zones différentes,
L'éternel berçement des houles enivrantes,
Et l'aspect renaissant des horizons sans fin,
Ramenassent ce cœur vers le songe divin, –
Soit dans les lourds loisirs d'un jour caniculaire,
Ou dans l'oisiveté frileuse de frimaire –
Sous les flots du tabac qui masque le plafond,
– J'ai partout feuilleté le mystère profond
De ce livre si cher aux âmes engourdies
Que leur destin marqua des mêmes maladies,
Et devant le miroir j'ai perfectionné
L'art cruel qu'un Démon en naissant m'a donné,
– De la Douleur pour faire une volupté vraie, –
D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie.

Poète, est-ce une injure ou bien un compliment?
Car je suis vis-à-vis de vous comme un amant
En face du fantôme, au geste plein d'amorces,
Dont la main et dont l'œil ont pour pomper les forces
Des charmes inconnus. – Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés,

Et le cœur transpercé que la douleur allèche
Expire chaque jour en bénissant sa flèche.

XII

Noble femme au bras fort, qui durant les longs jours
Sans penser bien ni mal dors ou rêves toujours
Fièrement troussée à l'antique,
Toi que depuis dix ans qui pour moi se font lents
Ma bouche bien apprise aux baisers succulents
Choya d'un amour monastique –

— — — — —

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stigmate alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
Au flanc des matrones enceintes.

XIII

SUR L'ALBUM DE MME ÉMILE CHEVALET

.....

Au milieu de la foule, errantes, confondues,
Gardant le souvenir précieux d'autrefois,
Elles cherchent l'écho de leurs voix éperdues,
Tristes, comme le soir, deux colombes perdues
Et qui s'appellent dans les bois.

XIV

Je vis, et ton bouquet est de l'architecture;
C'est donc lui la beauté, car c'est moi la nature.
Si toujours la nature embellit la beauté,
Je fais valoir tes fleurs ... me voilà trop flatté!

XV

à charles asselineau

D'un esprit biscornu le séduisant projet
– Qui de tant de héros va choisir Bruandet!!

Erstpubliziert in *L'Artiste*, 1. Dezember 1844, und zwar, wie auch die folgenden, unter dem Namen von Privat d'Anglemont.

XXV

Erstpubliziert in *L'Artiste*, 26. Januar 1845.

XXVI

Erstpubliziert in *L'Artiste*, 4. Mai 1845.

XXVII

Erstpubliziert in *L'Artiste*, 24. August 1845.

XXVIII

Erstpubliziert in *La Silhouette*, 28 September 1845.

XXIX

Erstpubliziert in *L'Artiste*, 4. Januar 1846.

XXX

Erstpubliziert in *Le Corsaire-Satan*, 19. Juli 1846.

XXXI

Erstpubliziert in *La Tribune dramatique*, 7. November 1847.

XXXII

Erstpubliziert in Privat d'Anglemont, *La Closerie des lilas, quadrille en prose*, Paris 1848.

idéolus

Den Text des Stückes entdeckte Jules Mouquet 1928 in den nachgelassenen Papieren von Ernest Prarond in der Bibliothek von Amiens und veröffentlichte ihn 1932 in dem Band *Charles Baudelaire, Œuvres en collaboration: Idéolus, le Salon caricatural, Causeries du Tintamarre*. Die insgesamt 407 Verse sind in Praronds Handschrift erhalten, lediglich siebzig Korrekturen und Ergänzungen innerhalb des ersten Aktes in derjenigen Baudelaires. Wie briefliche Äußerungen Praronds belegen, stammt die Grundkonzeption des Stückes gleichwohl von Baudelaire, und der erhaltenen handschriftlichen Fassung gingen vermutlich gemeinsame Vorarbeiten voraus. Der hier abgedruckte Text folgt der Ausgabe von Claude Pichois, im zweiten Akt ergänzt um dramaturgisch relevante Passagen aus dem Anmerkungsapparat.

la fanfarlo

Diese Novelle erschien im Januar 1847 im *Bulletin de la Société des gens de lettres* unter dem Verfassernamen Charles Defayis. Defayis (oder Dufays) war der Mädchenname von Baudelaires Mutter, mit dem er auch andere Frühwerke signierte. Der vermutlich langwierige Entstehungsprozess des Textes fällt in die Jahre 1843 bis 1846, erschließbar aus dem Erscheinungstermin von Baudelaires literarischem Modell, Privat d'Anglemonts Erzählung *Une grande coquette*, und aus den in die Jahre 1844 und 1845 zu datierenden Pariser Auftritten von Lola Montez, der international

skandalumwitterten Tänzerin, der die Gestalt der Fanfarlo wesentliche Züge verdankt. In der Liste der von Baudelaire in seiner reifen Schaffensphase als gültig betrachteten Werke taucht LA FANFARLO nicht auf. Aufgrund der Entscheidung des Herausgebers Asselineau wird sie jedoch 1869 in Band vier der *Œuvres complètes* aufgenommen.

le spleen de paris

Die Abfassung und die vom Autor selbst verantwortete Publikation der PETITS POÈMES EN PROSE erstreckt sich über einen Zeitraum von zwölf Jahren, beginnend mit zwei Texten in einem Claude-François Denecourt gewidmeten Sammelband im Jahre 1855. Im Veröffentlichungsjahr der FLEURS DU MAL erschienen in der Wochenzeitschrift *Le Présent* unter dem Titel *Poèmes nocturnes* sechs weitere Prosagedichte und ab 1861 jedes Jahr bis zu Baudelaires Tod in verschiedenen Zeitungen und Zeitschriften, zum Teil als Zweit-, Dritt- und Viertdrucke, in manchen Fällen auch als Neufassungen, weitere Texte der künftigen Sammlung. Die erste Gesamtausgabe erschien im vierten Band der *Œuvres complètes* 1867 und folgte in der Anordnung der Titel einer Liste Baudelaires. Spätere Ausgaben wie die von Robert Kopp ebenso wie die von Claude Pichois bieten auch Baudelaires Listen mit den Titeln der Prosagedichte, die der Autor noch zu schreiben plante, und die Entwürfe zu einigen, die er bereits konzipiert hatte. Die drei am weitesten gediehenen dieser Entwürfe sind hier ebenfalls präsentiert.

Fußnoten

[*] Les truffes des Romains étaient blanches et d'une autre espèce.

[*] L'auteur de *La Fille aux yeux d'or*.

[*] Die Trüffel der Römer waren weiß und von einer anderen Sorte.

[*] Dem Verfasser von *La Fille aux yeux d'or*.